

**Fiche technique**

**USA - 1981 - 3h39**

Réalisation & scénario :

**Michael Cimino**

Image :

**Vilmos Zsigmond**

Musique :

**David Mansfield**

Interprètes :

**Kris Kristofferson**

(James Averill)

**Isabelle Huppert**

(Ella Watson)

**Christopher Walken**

(Nate Champion)

**John Hurt**

(Billy Irvine)

**Sam Waterston**

(Frank Canton)

**Brad Dourif**

(M. Eggleston)

**Geoffrey Lewis**

(Le trappeur)

**Joseph Cotten**

(le révérend Gordon Sutton)

**Mickey Rourke**

(Nick Ray)

**Jeff Bridges**

(John H. Bridges)



**Résumé**

Deux anciens élèves de Harvard se retrouvent en 1890 dans le Wyoming. Averill est shérif fédéral tandis que Billy Irvine, rongé par l'alcool, est membre d'une association de gros éleveurs en lutte contre les petits immigrants venus pour la plupart d'Europe centrale. Averill s'oppose à l'intervention de l'association sur le district et tente de convaincre son amie Ella, une prostituée d'origine française, de quitter le pays.

**Critique**

Un sujet audacieux, occulté par la mémoire collective : **The Johnson County War** (premier titre du film). En 1890, dans le Wyoming, une association de gros propriétaires terriens, des éleveurs surtout, décidèrent d'éliminer physiquement 125 membres d'une communauté

d'immigrés, venus d'Europe centrale depuis peu. Presque l'intégralité de cette population, attirée par l'Ouest américain, terre libre et féconde, disait-on. En d'autres termes, l'auto-destruction du rêve américain, à une époque où les romans populaires de Horatio Alger florissaient, présentant le self-made-man, parti de rien, comme le héros national. Une thèse proche de celle soutenue par Orson Welles dans **Citizen Kane** quarante ans plus tôt : le système américain, depuis sa révolution industrielle et urbaine, n'a fait qu'engendrer ses propres contradictions et n'est plus qu'un leurre, un miroir aux alouettes. Oliver Stone reprendra ce discours en 1987 dans **Wall Street**. Ici, Cimino, au moyen d'une remarque faite par Jeff Bridges à l'attention de Kris Kristofferson, confirme la thèse de Welles et anticipe sur celle de Stone : «Ça devient risqué d'être pauvre dans ce pays.» En plei-

ne année électorale présidentielle qui allait voir le «New Liberalism» de Ronald Reagan transformer le pays en une nation de spéculateurs désincarnés, un pareil message ne pouvait être entendu. L'Amérique avait alors besoin d'occulter les fondements utopistes de sa réalité même. Et Cimino osait dépeindre la monstruosité de la conquête de l'Ouest. Si l'on peut encore et toujours déplorer que l'échec commercial du film ait mis fin à la carrière de pur auteur de Cimino, on peut quand même se consoler en y contemplant le sommet de son art : ses admirables séquences démesurées (surtout celle du début, montrant la cérémonie du «Commencement Day» de la classe 70 à Harvard, suivie d'un bal en plein air sur fond de *Beau Danube bleu*, où Cimino alterne toute une gamme de focales différentes sans jamais altérer l'harmonie picturale de l'ensemble), la magnifique photo irradiée de Vilmos Zsigmond (déjà présent pour *The Deer Hunter*) qui, dans certains plans champêtres, évoque les tableaux de Jean-François Millet (plans des femmes labourant la terre), la mobilité jamais gratuite de la caméra, effectivement soumise à la direction chorégraphique des foules mais aussi des individus dans un lieu clos (si l'un est assis, l'autre bouge), sans oublier la justesse de la reconstitution des décors d'époque, due à Tambi Larsen (déjà à l'œuvre sur *Le canardeur*), et des costumes, conçus par Allen Highfill. Un chef-d'œuvre d'audace suicidaire.

Michel Cieutat  
*Positif n°532*

(...) A la sortie de **La porte du paradis**, beaucoup de critiques

avaient reproché à Cimino d'avoir voulu faire un **Voyage au bout de l'enfer** bis. Argument fort discutable. Ce n'est point de la mauvaise foi cinéphilique que de confesser qu'aujourd'hui, les films de ce calibre n'existent plus. Au fur et à mesure qu'on voit et revoit cette **Porte du paradis** – comme **Voyage au bout de l'enfer** il y a peu –, on constate avec une mine déconfite que le perfectionniste Michael Cimino, dont on attend toujours le grand retour depuis le décevant **Sunchaser** (95), manque horriblement au cinéma actuel. La bonne nouvelle, c'est que son retour est visiblement pour bientôt (des bruits courent comme quoi il pourrait adapter *La Condition Humaine* de Malraux). Soulignons quand même que le cinéaste ne s'est jamais vraiment remis de l'échec de **La Porte du Paradis**, œuvre pourtant impressionnante qui a coûté 44 millions de dollars et coulé United Artists, créé par Chaplin et blockhaus du cinéma indépendant. Les critiques furent tellement assassines que United Artists ira jusqu'à faire plus de 300 coupes et ainsi réduire le film de plus d'une heure. Aujourd'hui encore, certains ne le lui pardonnent toujours pas. Nous, on s'en réjouit. Anecdotes de cinéma, certes, mais à l'arrivée, un film immense dont on n'a pas fini d'épuiser les beautés.

Peut-être que la propension du cinéaste à ne pas caresser dans le sens du poil justifie cet accueil tiédasse. En dynamitant en bonne et due forme les poncifs du western ; en abolissant les règles du manichéisme, Cimino dépeint l'histoire de son pays, pas nécessairement sous son jour le plus flatteur. Au cœur de ce film, la

conquête de l'Ouest Américain traduite en images dans sa cruditité et son réalisme sauvages avec quelques-uns des plus beaux plans de l'histoire du cinéma, rien de moins (inouvable plan sur la ville de Casper). Parallèlement, il donne l'occasion à un trio d'acteurs de succomber à un écheveau passionnel du meilleur cru : Kris Kristofferson, Isabelle Huppert et Christopher Walken, spectre de la relation Meryl Streep, Robert de Niro et (déjà) Christopher Walken dans **Voyage au bout de l'enfer**. Le travail formel, que ce soit en terme de travellings et de profondeur de champ, se révèle vite hallucinant et ridiculise la concurrence.

Cimino n'a pas son pareil pour édifier des fresques épiques et crépusculaires somptueusement mises en scène.

Les valse dangereusement envoûtantes qui font chavirer les cœurs amoureux ; Isabelle Huppert qui va se baigner nue ou qui danse avec ses amis en patins à roulette ; l'admirable reconstitution de la ville de Casper ; l'attaque finale des émigrants... sont tant de séquences mémorables qui traduisent une nouvelle fois les intentions épiques d'un cinéaste qui a toujours tout vu en grand et qui, ultime réserve, dans son dernier tiers, se mêle un chouia les pinceaux. Qu'importe : la thématique est si vaste et dense que le film résiste à n'importe quelle scorie. **La porte du paradis** pourrait se résumer en une succession de scènes traversées par un souffle vital, lyrique et élégiaque qui célèbre le deuil : celui d'un genre (présentement le western) et de tous ses composants. Mais c'est un film fou,

démesuré, un film de funambule, toujours sur la corde raide. Alors que les mauvaises langues ont cru voir Cimino se fourvoyer dans une boursoufflure, on y voit le courage, l'émotion, le trouble qui naissent de cette quête du film «impossible». Cimino a eu envie de réaliser l'un des films les plus ambitieux de l'histoire du cinéma, il y est incontestablement parvenu. Sa **Porte du paradis** est un chef-d'œuvre absolu même s'il n'est pas interdit de préférer **Voyage au bout de l'enfer**, l'humble concurrent Ciminoesque, dont la perfection et la précision extrêmes n'ont pas fini d'impressionner...

Romain Le Vern

<http://www.lecinema.net>

## Entretien avec le réalisateur

*Vous êtes en France pour la reprise de trois de vos films parmi les plus importants. Quel est votre sentiment sur le fait que pour beaucoup de cinéphiles, ces films font partie du panthéon du cinéma américain ?*

Que vous me disiez cela j'en ai le souffle coupé. Je suis très honoré mais je ne sais pas si cela est vrai.

*Quel film vous a donné envie de faire du cinéma ?*

Franchement je ne me rappelle pas d'un film qui ait joué le rôle de révélateur. Quand j'étais enfant, j'allais peu au cinéma. Comme je me destinais à l'architecture, j'étais plus sensible aux talents des peintres ou des sculpteurs. Je passais plus de temps à des-

siner ou à peindre que dans les salles de cinéma. Faire des films est quelque chose de tout à fait accidentel.

*Et comment quelqu'un qui n'est pas un vrai amateur de cinéma se retrouve à réaliser un premier film avec Clint Eastwood en tant que vedette (**Le Canardeur** en 1974) ?*

Mais tout ceci n'est que le résultat du hasard ! Clint, qui est un ami, avait envie d'un regard neuf. Et c'est en totale confiance qu'il m'a confié, moi un débutant, les clés pour faire ce film. Il a tellement été enthousiaste vis-à-vis du résultat qu'il a voulu me faire signer un contrat pour trois films. Mais je n'étais pas intéressé par le monde du cinéma. L'idée de m'attaquer à **La Porte du paradis** (à l'époque **The Johnson county wars**) a commencé à me tarauder. J'étais jeune à l'époque et le fait de m'attacher à une personne aussi forte que Clint avait de quoi me faire peur. Je voulais tailler ma route tout seul, en fait.

*C'est pour cela que dans votre roman/biographie Conversations en miroir & A hundred oceans, vous utilisez le terme de «Mythe» à son égard ?*

Clint est actuellement en Amérique, le plus grand mythe existant. Il est tellement grand, on est obligé de lever les yeux quand il se trouve devant vous. Il est à l'image de ces personnages qui marquent les esprits, tels que John Wayne ou Steve McQueen.

*Concernant Steve McQueen, est-il vrai qu'il avait été envisagé pour le rôle de James Averill dans **La Porte du paradis** ?*

Oui, c'est exact. C'était aussi un de mes amis et un grand homme. Mais tout ce qui se rattache à **La Porte du paradis**, de vrai ou de faux, a pris une dimension quasi-mythique. On raconte tellement d'histoires sur ce film qu'il est désormais délicat d'en tirer le vrai du faux.

*L'envie ou l'opportunité de travailler avec Eastwood n'est jamais revenue par la suite ?*

Non, nous avons pris des chemins artistiques divergents mais il reste un de mes meilleurs amis. Et il n'est pas impossible que je retravaille avec lui dans l'avenir.

*Vos personnages sont toujours des solitaires qui évoluent au contact d'une communauté immigrée (**Voyage au bout de l'enfer**, **La Porte du paradis**, **L'Année du Dragon**). Pourquoi cette récurrence dans votre cinéma ?*

Parce que c'est ce que je ressens à mon égard, je suis aussi un grand solitaire. L'Amérique est toujours marquée par ces immigrants, tous ces peuples qui l'ont constituée. Vous voyagez dans n'importe quel État américain et vous pouvez tomber sur une ville où ne résident que des Allemands ou alors ce sont des Russes. C'est un des grands paradoxes de mon pays.

*(...) Pour revenir à **La Porte du paradis**, vous avez dit «Un film n'est politique que par accident. L'idéologie d'un film vient toujours seconder l'histoire mais elle ne lui emboîte jamais le pas». Pourtant le thème sous-jacent de **La Porte du paradis** est ouvertement politique, avec cette juxtaposition de la conquête de l'Ouest et de la*

*lutte des classes?*

Mais ceci est votre propre interprétation. La force de ce film ne doit pas se limiter uniquement à ce message. Si 25 ans après on en parle toujours, que les gens en France reviennent voir le film, c'est parce que le sujet était fort et que les acteurs y étaient merveilleux. Après chacun y voit ce qu'il veut : un simple western ou un film politique.

*(...) Ultime question, reviendrez-vous au cinéma ?*

Oui, je suis en train de travailler sur un projet très sérieux, prévu pour 2006 (il s'agit de l'adaptation de *La Condition humaine* de Malraux, ndlr), avec la productrice Joann Carelli (déjà productrice sur **La Porte du paradis** mais aussi **Le Sicilien** et **Voyage au bout de l'enfer**).

Patrick Antona.  
[www.ecranlarge.com](http://www.ecranlarge.com)

**Le réalisateur**

Michael Cimino entame des études de théâtre et d'architecture à l'université de Yale avant de réaliser des spots publicitaires et de courts documentaires. Il se met plus tard à exercer ses talents de scénariste, notamment sur **Silent running**, récit de science-fiction écologique adapté en 1972 par Douglas Trumbull, responsable entre autres des effets visuels sur **Blade runner**, ou encore sur **Magnum Force** (1973), la suite des aventures musclées de l'inspecteur

Harry réalisée par Ted Post.

En 1974, appuyé par sa vedette Clint Eastwood, il parvient à réaliser son premier film, **Le Canardeur**, road-movie tragi-comique qui n'annonce en rien l'ampleur de ses films à venir mais qui contient en germe le «style Cimino», à la fois empreint d'une violence sèche et très attentif aux paysages naturels, dans un esprit hérité de John Ford et King Vidor. Quatre ans après ce coup d'essai, il entreprend le tournage d'une saga à la fois lyrique et intimiste sur la guerre du Vietnam, **Voyage au bout de l'enfer**, dans laquelle il suit le destin de trois amis avant, pendant et après leur engagement dans le conflit. Porté par l'interprétation de Robert De Niro et d'un tout jeune acteur nommé Christopher Walken, le film rencontre un énorme succès et, malgré la polémique qu'il suscite auprès d'une partie de la critique qui le qualifie de «fasciste», remporte 5 Oscars, dont celui du meilleur réalisateur.

Cette célébrité soudaine incite le studio indépendant Les Artistes Associés à lui confier, à peine deux ans plus tard, le budget, à l'époque démesuré, de 40 millions de dollars pour le tournage d'une nouvelle époque non moins ambitieuse, **La Porte du paradis**. Ce faux western contemplatif et elliptique décrit le conflit opposant, à la fin du siècle dernier, les éleveurs anglo-saxons et les colons venus d'Europe de l'Est pour la possession du territoire américain. A sa sortie, ce très long film, totalement incompris et méprisé par le public comme la critique, est mutilé par ses producteurs, ce qui n'empêche pas la faillite de ces derniers (...)

Après plusieurs années sans tourner, il effectue son retour avec une œuvre de commande : un thriller violent se déroulant dans le milieu de la pègre chinoise, **L'Année du dragon** (1985), et dont le personnage principal, un policier brutal, est interprété par Mickey Rourke. Il crée à nouveau le scandale en proposant une vision pessimiste de l'immigration asiatique, vision qui se voit taxée de «raciste» par la critique. Néanmoins, le succès du film en salles le remet sur les rails, et Cimino enchaîne alors quelques œuvres de moindre importance : **Le Sicilien** (1987), **La Maison des otages** (1990), pour lequel il retrouve Mickey Rourke, et **The Sunchaser** (1995), qui reste son dernier film à ce jour.

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

**Filmographie**

longs métrages :

<b>Le Canardeur</b>	1974
<b>Voyage au bout de l'enfer</b>	1978
<b>La Porte du paradis</b>	1980
<b>Le Pape de Greenwich Village</b>	1984
<b>L'Année du dragon</b>	1985
<b>Le Sicilien</b>	1987
<b>La Maison des otages</b>	1990
<b>The Sunchaser</b>	1995

**Documents disponibles au France**

Revue de presse importante  
Positif n°246, 347, 483, 532  
Grande histoire du ème Art n°105

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)